

Les biais, terrain de savoirs ? Expériences africaines

Karine Ginisty, Jeanne Vivet¹

Communication au colloque « A travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie »

Arras, 18-20 juin 2008

La géographie accorde une place importante à l'empirisme, plaçant l'expérience comme moment fondateur de la construction des savoirs. « Etre sur le terrain » est un temps, celui de la confrontation du chercheur à son objet d'étude, mais est aussi un *espace* de la production des savoirs. Par-delà le voyage, les réponses se trouvent dans un espace Autre, entre « le Même et l'Autre ». Entre « le Même et l'Autre » se définit comme un *espace* d'échanges, visibles ou non, conscients ou non, entre le chercheur et les personnes enquêtées. Les interactions qui se déroulent dans cet *espace* sont considérées comme une source de connaissances. Souvent abordé sous un angle méthodologique, le *comment* de la recherche tient une place marginale dans le rendu final des travaux. Garant de la validité et de la scientificité des connaissances produites sur le terrain, il n'est pas mobilisé pour structurer la problématique et son traitement. Paradoxalement, l'ensemble des rapports humains qui construisent les savoirs deviennent alors un « à côté » de la recherche, réduit au registre secondaire du personnel et de l'anecdotique. Aussi, l'essence de la relation entre « le Même et l'Autre » n'est-elle pas explicitée et se confond à travers les terminologies génériques « d'observation participante », « d'entretiens qualitatifs », « entretiens compréhensifs » et « enquête quantitative ».

En Afrique subsaharienne, l'expérience de terrain confronte le chercheur occidental à la nécessité d'interroger la relation entre « le Même et l'Autre ». Souvent désigné par sa couleur de peau, le chercheur existe au-delà de lui-même, à travers les représentations collectives. Dans les sociétés africaines, le Blanc est celui qui fut le colon, le missionnaire et aujourd'hui tour à tour le touriste, l'humanitaire ou l'expert. Le statut du chercheur est souvent méconnu et ces images structurent fortement la relation entre « l'Autre et le Même ». Ces représentations sont perçues par le chercheur comme des perturbations. En effet, la présence du chercheur dans l'espace du quotidien d'Autres interroge et génère un ensemble d'événements ou de réactions inhabituelles. Ces phénomènes imprévus bouleversent une hypothétique situation d'enquête « idéale » qui permettrait, de façon similaire aux conditions établies dans les laboratoires de sciences dites « dures », d'accéder à ce que l'on définirait comme étant le réel, indépendamment du contexte d'énonciation et des intentions des divers acteurs en jeux.

Ces perturbations sont souvent désignées par le mot « biais ». Communément défini comme une erreur méthodologique, le biais contribuerait à des interprétations erronées et empêcherait le chercheur d'accéder au « réel ». Si en psychologie sociale, il est question de biais cognitifs ou culturels lorsqu'une personne interprète les phénomènes, les événements et les discours

¹ Les auteures réalisent toutes deux un doctorat de géographie à l'Université Paris 10, portant respectivement sur « La justice spatiale et les services urbains » et « Migrations forcées et citadinisation dans les villes d'Afrique lusophone : l'exemple des déplacés de guerre » à Maputo (Mozambique). Nous travaillons dans les quartiers périphériques d'une capitale africaine dans un contexte de très fortes inégalités socio-économiques entre le chercheur et les enquêtés.

d'autrui uniquement à partir de ses propres références culturelles, nous envisageons ici le mot « biais » dans une acception plus large. Des données objectives (comme le sexe, l'âge, la couleur de la peau) et des effets de situations contextuels engendrent des représentations et des interactions spécifiques, qui ont une incidence sur le déroulement de l'entretien. Ces différents paramètres ou biais concourent à créer une situation d'enquête unique, dont l'analyse des interactions participe de la production de savoirs. A travers l'interrogation des liens entre rapports humains et production de données, il s'agit de mettre en lumière les processus qui participent sur le « terrain » à la construction des savoirs en géographie.

Ces « biais » ont fait l'objet d'une littérature prolifique en anthropologie, en sociologie et dans certains courants de la géographie anglo-saxonne. Mais contrairement à la démarche réflexive des *gender studies* et *post-colonial studies* qui ont déconstruit des présupposés positivistes, la géographie française aborde peu le sujet des pratiques de terrain. Comment analyser ce silence alors que ces « biais » sont particulièrement visibles sur des terrains marqués par une profonde altérité ? Le concept même de « biais », par le jugement normatif et les présupposés théoriques qu'il induit, doit être déconstruit. Au-delà de considérations théoriques, il s'agit de s'interroger sur sa valeur heuristique et son rôle dans la construction des savoirs empiriques.

Le biais, du sous-terrain au terrain de la recherche

Le biais, une donnée de terrain en sciences humaines et sociales...

Longtemps a prédominé un certain « *non-dit de l'expérience de terrain* » en ethnologie (Leservoisier : 2005). George Balandier (1957) ou l'anthropologue Gérard Althabe (1969) ont fait figures de pionniers, insistant sur le lien intime entre savoirs et expériences et anticipant la mode critique et réflexive qui domine aujourd'hui l'anthropologie. Depuis une dizaine d'années, les débats sur le positionnement du chercheur sur son terrain et sa méthodologie de recherche parcourent l'ethnologie, la sociologie et l'anthropologie. En témoignent les nombreux ouvrages consacrés aux méthodes d'enquêtes qualitatives et au terrain (De Sardan : 1995, Copans : 1998, Weber et Beaud : 2003, Cefaï : 2003, Paillé et al : 2006, Kaufmann : 2008). Les chercheurs ont réfléchi sur le biais que constitue le terrain et cherché à déconstruire ou redéfinir leurs méthodes d'investigation en invitant à une réelle réflexion sur ses pratiques et sur ses postures interprétatives.

Le couple « objectivité/subjectivité » structure bon nombre de polémiques scientifiques, opposant deux visions ou deux tendances des chercheurs, les uns visant et croyant à une certaine objectivité des faits analysés, les autres réfutant l'idée même d'objectivité et faisant de la subjectivité du chercheur et des enquêtés le point de départ de toute recherche. Depuis les années 1980 surtout, à la suite des courants philosophiques post-modernes et du post-colonialisme, les savoirs scientifiques sont questionnés et les cadres de la connaissance interprétative, critiqués. Quels sont les instruments d'appréhension de la réalité les plus légitimes et les plus justifiés ? Beaucoup de scientifiques ont critiqué les notions de « vérité », d'« objectivité », d'« authenticité » et même la notion d'« interprétation » (Farrugia et al : 2006). Chaque année paraissent de nouveaux textes sur le thème du terrain qui interrogent la construction des savoirs en sciences humaines. Il existe bien un intérêt manifeste pour la sociologie de la connaissance et l'archéologie des savoirs. Ces problématiques sont centrales dans les réflexions épistémologiques de ces disciplines où le terrain a une place prépondérante dans la création des données. L'observation participante et l'entretien, les deux principales approches pour produire des savoirs, sont questionnés. La

distance du chercheur à son objet de recherche figure parmi les thèmes récurrents : on évoque la recherche de la « bonne distance » (Leservoisier et al : 2005 ; Bouillon, Fresia, Tallio : 2005) qui permettrait d'avoir une vision plus « objective » des phénomènes analysés ; ou encore « l'engagement distancié » (Amiriaux et Cefaï : 2003). L'impact de la présence du chercheur dans le quotidien d'autrui a été aussi maintes fois souligné, ce qui a conduit à des réflexions sur les moyens de limiter ces impacts, par l'immersion longue notamment (déjà prônée par Malinowski), qui permet d'instaurer des rapports de confiance et d'accéder ainsi à un savoir plus « objectif », donc moins « biaisé ».

Ces disciplines n'évoquent pas nécessairement la notion de « biais », mais analysent les différents paramètres qui entrent en jeu dans l'appréhension d'un phénomène, ainsi que les « avantages ou inconvénients » liés aux « *qualités personnelles du chercheur, à ses valeurs morales, ses convictions politiques, son apparence aussi, et son identité ou ce que les autres en perçoivent. Noir ou Blanc, Européen ou Africain, homme ou femme* » (Agier : 2005, p. 178). Toutes ces données objectives influent sur les relations tissées sur le terrain et conditionnent ainsi l'acquisition de certaines connaissances. En reconnaissant le poids de ces paramètres, les anthropologues invitent à la réflexivité et à l'analyse des situations d'enquête, permettant de comprendre le poids relatif de tel ou tel de ces aspects. Les situations concrètes sur le terrain ne constituent donc pas une question annexe, mais une question centrale. Face à cette sur-littérature dans ces disciplines, comment expliquer que la géographie française n'aborde pas ces questions ?

Invisible dans la géographie française ?

L'analyse de l'expérience empirique dans la production scientifique occupe une place marginale et récente dans la géographie française (*Bulletin de l'Association des Géographes Français* : 2007), alors même que bien des géographes français revendiquent être des « géographes de terrain ». Le poids des explorations lointaines dans l'histoire de la discipline contribue à la légitimation scientifique de ses savoirs par son rapport de proximité au terrain. Garant d'une scientificité et gage de qualité, « *la référence au terrain joue ainsi le rôle « d'une puissante machinerie à produire du vrai* » (Pullman : 1986 cité par O. Leservoisier : 2005, p.8). Malgré l'importance du terrain dans la constitution du savoir, les témoignages sur l'expérience de terrain sont souvent hors-texte, quand ils font l'objet d'une analyse.

Le non-dit du terrain et de ses pratiques peut sous-entendre de façon implicite la neutralité de l'observateur. Les faits seraient ainsi recueillis à partir d'une simple observation directe, présentée comme objective. Est-ce l'héritage du positivisme qui croyait aux capacités de la science à restituer le réel ? Une méthodologie adéquate permettrait alors de supprimer tout biais ou réduire leur incidence. Le biais serait donc considéré comme une question sans intérêt ? Ou bien cette ellipse serait la marque d'un malaise ? Les biais du terrain dérangent, placent le chercheur dans une situation inconfortable de doute et remettent en question certaines analyses. Les biais seraient-ils alors trop « déstabilisants » pour une discipline qui a longtemps cherché sa légitimité et sa reconnaissance auprès d'autres sciences sociales ? La géographie est en effet une discipline qui se pose de manière récurrente les questions de son utilité, de son identité et de son rôle social. Reconnaître les aléas et les incertitudes multiples qui entourent la recherche, est-ce perçu comme le signe d'une faiblesse ou d'une moins grande scientificité ?

Les géographes anglo-saxons ont déjà amorcé une réflexion sur la construction des savoirs géographiques et interrogé de nombreux aspects des « pratiques de terrain » comme le statut de l'étranger, le rôle de l'interprète, le positionnement éthique, la description, la

distance affective, le retour de terrain, etc. (*Geographical review*, « Doing fieldwork », 2001). Des questions demeurées taboues en France, comme celle du sexe du chercheur, ont été abordées dans les *gender studies*. Blunt et Rose (1994), Cupples (2002), Sundberg (2003) ont analysé de façon critique le statut de femme-chercheur sur le terrain. Ces études s'appuient sur des ouvrages anthropologiques ou ethnographiques pionniers des années 1990 (Kulick et Wilson : 1995, Bell, Kaplan et Karim : 1993). Cupples montre ouvertement comment le sexe et la sexualité influent sur les pratiques de terrain, en particulier dans des contextes interculturels (2002). Cet aspect, souvent évincé à cause des conventions académiques, n'en demeure pas moins un biais dans la relation d'enquête. D'autre part, l'influence des *post-colonial studies* a contribué à porter une attention particulière aux rapports de domination et à l'analyse des inégalités de tous ordres.

La géographie française a toujours accordé un intérêt particulier au continent africain, de par son histoire coloniale, mais elle reste largement éloignée des débats qui parcourent le monde anglo-saxon. Le silence sur les pratiques de terrain et les modalités de la construction des savoirs est d'autant plus surprenant dans un contexte où le chercheur dès la rencontre avec « l'Autre et le Même » est frappé par l'altérité et ses implications dans le processus de recherche.

L'expérience du visible : un terrain africain

La référence au terrain est particulièrement présente chez les géographes travaillant dans des pays lointains, le séjour long sur le terrain faisant partie intégrante du « rite d'initiation ». La véracité des propos de ces « géographes en brousse », qui s'opposaient aux « géographes de cabinet » se mesurait à la connaissance approfondie d'un espace et au temps passé sur le terrain (D'Alessandro : 2005). Les « grandes thèses » des géographes français (G. Sautter, P. Péliissier, etc.), qui ont marqué des générations de géographes, sont le fruit d'un long travail de recherche et d'une attention particulière portée à l'analyse de l'espace local et des terroirs. Outre la dimension de recherche, nombre de géographes africanistes revendiquent leur rapport affectif au terrain et le plaisir lié à la pratique de terrain (Pourtier : 2007). Une certaine tradition, les difficultés d'accès à des données statistiques ou bibliographiques et les méthodes qualitatives d'investigation ont fait du terrain l'élément essentiel du processus de production de savoirs géographiques.

Toutefois, il n'est que très rarement fait mention du terrain dans les écrits des chercheurs. La dimension imprévue, floue et subjective de la recherche est systématiquement passée sous silence. Il n'est jamais fait allusion ni au contexte d'inégalités socio-économiques, ni au sexe, ni à la couleur de peau du chercheur, questions évidemment sensibles et pas toujours politiquement correctes, mais qui conditionnent néanmoins fortement les interactions avec les « enquêtés ». F. Fanon dans *Peau noire, masques blancs* (1952) a été l'un des premiers intellectuels à aborder frontalement et sans tabou les relations entre Noirs et Blancs, mettant en lumière des représentations diverses et les complexes d'infériorité.

Quoi qu'il en soit, les différences de cultures et de couleur de peau n'ont pas été interrogées depuis comme des biais de la recherche en géographie. Or être blanc quand on travaille dans un quartier périphérique d'une ville africaine, c'est être remarqué, inévitablement. Avant même que débute la recherche à proprement parler, notre simple présence suscite interrogations, peurs, espoir ou l'amusement des enfants. « Mulungo, mulungo »² entend-on murmurer ou crier lorsque l'on déambule dans les quartiers de Maputo. Des enfants se pressent derrière nous en courant, amusés ; les femmes délaissent un instant

² Mulungo signifie « le blanc » et « le patron » en Changane, une des langues parlées dans le Sud du Mozambique

leurs activités ménagères pour nous observer, frontalement ou du coin de l'œil. On ressent à chaque instant notre statut d'étranger : on ne peut y échapper. Mais, selon les quartiers, le statut que l'on nous accorde varie : perçue comme un particulier souhaitant acquérir une parcelle dans un quartier périphérique en expansion, comme un membre d'ONG dans les quartiers les plus insalubres, comme un missionnaire cherchant à développer une nouvelle église évangéliste. Les représentations varient en fonction de contextes locaux spécifiques et des expériences des habitants, mais quoiqu'il en soit, ces images influencent les pratiques et les discours. Comment alors le chercheur peut-il faire l'économie d'un questionnement sur les biais qu'il rencontre sur le terrain, avant même de commencer à faire des entretiens ?

Les « je(ux) » du terrain : de la subjectivité à la réflexivité des savoirs

Le « je », un regard sur le réel

Les pratiques de terrain en géographie mobilisent ce qui fonde le fait d'Être, à savoir les différents sens (l'ouïe, la parole et la vue). Sur le terrain, la vue devient un outil de travail, souvent occultée puisque confondue dans l'accès immédiat au monde. Pourtant, le regard est construction : l'œil a été « éduqué ». Face à un même paysage, deux géographes ne voient pas la même chose. Le chercheur n'est pas omniscient, capable, grâce à une hypothétique distance d'avoir une vision totalisante de tous les phénomènes. Ainsi la lecture que nous faisons toutes deux de Maputo s'avère sensiblement différente, tant nous analysons la ville au prisme de nos sujets de recherche. Notre regard n'embrasse pas le réel dans sa totalité : l'œil cherche dans le paysage ce qui l'intéresse et qui, pour lui, fait sens.



Photo : K. Ginisty, 2009

Prenons par exemple cette photographie du quartier péricentral de Polana Caniço, dont une partie a été urbanisée pendant la guerre civile, suite à l'arrivée massive de ruraux fuyant les zones rurales.

- En travaillant sur le processus d'insertion urbaine de ces déplacés de guerre, le regard s'attache d'emblée à la reproduction de pratiques rurales en milieu urbain, analysées comme des stratégies de survie de ces populations démunies. Les familles cultivent des petites parcelles pour des cultures vivrières, à proximité de leur domicile. Cette femme, vêtue d'un *capulana* et portant un fichu sur la tête, ne se différencie pas des paysannes du sud du Mozambique.
- En revanche, en étudiant les services urbains, le regard se focalise sur les caractéristiques de l'espace public, marqueurs des inégalités de développement urbain. Dans un quartier en partie construit sur des zones dites inconstructibles, les nappes phréatiques affleurent, permettant l'agriculture irriguée toute l'année comme l'approvisionnement en eau à des puits. En l'absence de ramassage des déchets ménagers et de réseau d'assainissement, cette photo illustre les risques sanitaires auxquels s'exposent les habitants.

C'est en ce sens que nous parlons de regards biaisés. L'espace géographique choisi, associé au thème de recherche, modifie la lecture du chercheur, car on pose d'emblée sur l'espace une grille de lecture analytique qui modifie notre perception du réel. Travaillant dans les mêmes quartiers, mais n'ayant pas pour autant le même terrain, nos regards décrivent donc une réalité « anamorphosée ».

Notre culture, notre éducation, notre rapport à l'altérité conditionnent également les descriptions de la réalité que nous percevons. Travaillant toutes deux sur un pays lointain, l'arrivée sur le terrain se caractérise par un regard neuf, particulièrement aiguë, un regard curieux qui découvre, s'émerveille, s'interroge. En somme, tout semble « étrange » pour qui est plongé dans un univers nouveau. Tout est objet à descriptions, y compris les éléments les plus triviaux du quotidien. Le temps passé sur le terrain modifie ce regard, et l'immersion, chère aux ethnologues et aux africanistes, permet de rendre lisible et visible certains éléments, mais contribue, dans un même mouvement à masquer le regard, qui s'habitue et ne voit plus certains aspects devenus « normaux », même pour les étrangères que nous sommes. Il existe donc une relation entre théorie et empirie : on ne reconnaît que ce que l'on connaît déjà. On voit en fonction des catégories d'analyses déjà éprouvées. Pourtant, souvent « *la vue est prise telle quelle, sans examen de ses fondements, de ses origines, de son mécanisme, de son processus, de ses effets et des réactions qu'elle peut provoquer [...] Elle est considérée comme un organe neutre dans son fonctionnement...* » (Affergan : 1987, p. 104).

Comment alors rendre généralisable l'expérience individuelle et nécessairement relative de la recherche en sciences humaines ? En d'autres termes, comment passer du "j'ai vu" à "on observe" alors que la recherche est le fait d'un individu. C'est une entreprise personnelle, depuis l'élaboration de l'objet de recherche, les pratiques de terrain, la formalisation des discours et le rendu final. La subjectivité et la relativité apparaissent donc au fondement de la construction des savoirs. « *La connaissance ne s'élabore qu'à partir de points de vue spécifiquement particuliers. Le chercheur n'est pas toujours conscient du fait que les découpages qu'il opère dans l'objet qu'il se propose d'étudier sont largement tributaires de son système de valeurs. Il sélectionne afin d'étudier l'aspect de la réalité qui lui importe. Dans cette perspective, seul un segment de cette réalité singulière revêt de l'intérêt et de la signification à ses yeux.* » (Smeralda-Amon, 2002, p. 127). Rejetant une posture totalement post-moderniste soulignant la relativité des savoirs, des chercheurs en sciences humaines ont élaboré des concepts et méthodes visant à limiter ces biais. De « l'engagement distancié » (Amiriaux et Cefai : 2003) à « l'objectivation du regard », il existe toute une série d'expressions désignant ces tentatives d'objectivation, tentatives qui signifient le désir d'atteindre un plus haut degré de scientificité. D'autres se réclament d'une « démarche constructionniste » de la réalité, comme O. De Sardan, pour qui l'observation-description n'est « *pas incompatible avec un « postulat réaliste » se fondant sur l'hypothèse qu'une réalité référentielle existe bel et bien, dont l'enquête empirique se donne pour mission de*

rendre compte « autant que possible » (c'est-à-dire jamais complètement ni fidèlement). » (2003, p. 32). Aussi, la conscience des biais et de l'irréductible subjectivité des savoirs n'est-elle pas incompatible avec des tentatives de généralisations faites à partir d'expériences et d'impressions personnelles.

Des terrains biaisés pour quels savoirs ?

Fondamentalement construite sur l'expérience d'Être, le travail de terrain renferme une aporie commune à toute recherche. Comment comprendre et analyser la réalité d'Autrui alors qu'il est impossible d'expérimenter le fait d'Être un Autre et donc de savoir avec exactitude ce que ressent, pense et fait autrui? Aussi le chercheur est-il confronté à des problèmes méthodologiques insolubles, alimentés par une littérature qui présente l'Autre comme une source de problèmes et d'imprévus, générateurs de biais qu'il convient d'identifier, puis de gérer, voire de supprimer. Pourtant, que signifie l'usage du mot « biais » quand l'Autre représente la seule tentative de comprendre le réel par-delà sa propre perception ?

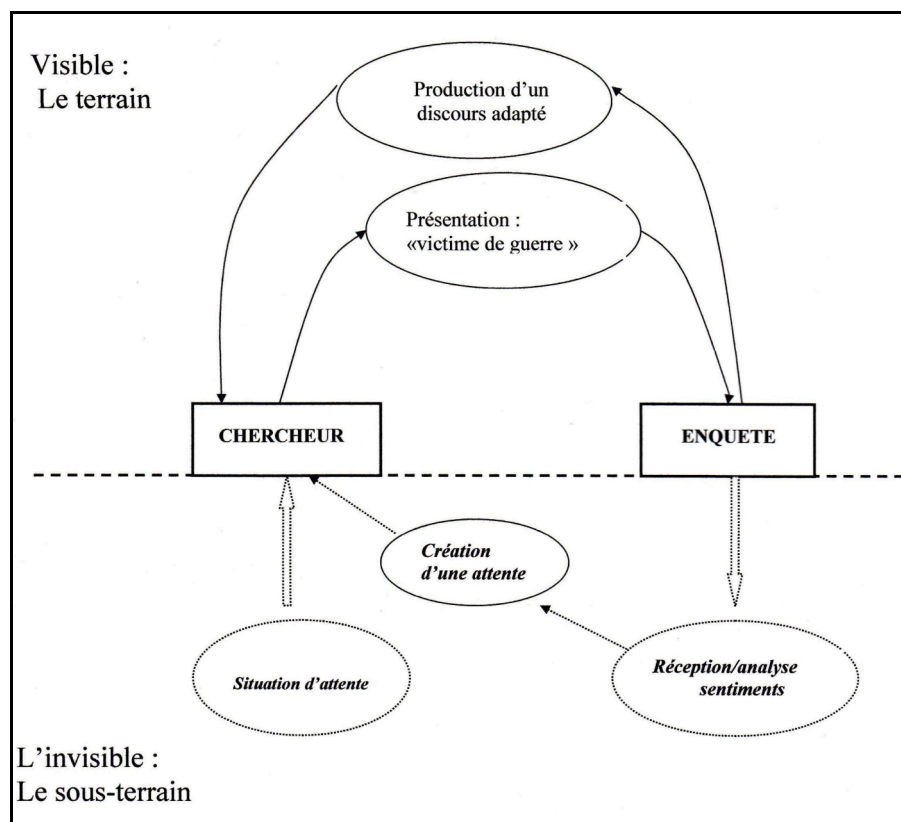
Sur le terrain, la nécessité d'aller vers l'Autre porte à considérer le savoir comme le fait d'un échange, qui se construit dans l'interaction. Le travail de terrain repose donc alors sur les capacités du chercheur à créer lors des entretiens un *espace* d'échanges et à en extraire les matériaux nécessaires à la production du savoir. Pouvant être considérée comme le moyen d'organiser la relation entre « le Même et l'Autre », l'élaboration de questions révèle aussi la volonté d'encadrer et de contrôler le moment de l'entretien. Ce désir de maîtriser les modalités de production du savoir contribue à maintenir dans l'imaginaire l'existence d'un entretien idéal. En effet, perçu comme un moment qu'il a créé, le chercheur a l'impression qu'il doit contrôler les moindres composantes de l'entretien, et ce, dans le souci que la relation entre « le Même et l'Autre » puisse fournir les meilleurs échanges possibles. Pourtant, si le chercheur est celui qui provoque la relation entre « le Même et l'Autre », il n'est pas pour autant celui qui la contrôle et la dirige. Cette relation est avant tout structurée par celui qui est enquêté ; ses intentionnalités et ses mots se révèlent déterminants dans la construction puis reconstruction des discours. Le chercheur a avant tout une position d'accompagnateur, de guide qui oriente l'échange, mais l'entretien comporte toujours une dimension imprévue, d'autant plus forte qu'il se déroule dans un lieu méconnu du chercheur et maîtrisé par l'Autre. Cette perte de contrôle des conditions d'énonciation du discours est perçue comme un biais pour le chercheur.

Lors de nos recherches dans les quartiers périphériques de Maputo, nous travaillons avec des familles, le plus souvent dans les « cours », à l'air libre, étant donné l'exiguïté des maisons. Cet espace, à la croisée de l'espace privé et de l'espace public, n'offre pas de réelle intimité. Il faut compter avec la présence d'autres membres de la famille, mais aussi parfois de voisins et d'amis. Rechercher la confidentialité et mener des entretiens en tête à tête peut éveiller des soupçons ou de la jalousie chez les voisins : tout doit être public et ouvert afin d'éviter à l'enquêté des tracasseries, médisances, jalousies. Cette co-présence constitue un filtre et oriente inévitablement les réponses. M. Agier (2005) souligne le fait qu'on évoque généralement la relation comme duale, enquêteurs-enquêtés, alors qu'il y a souvent une personne en plus : interprète, guide ou ami. Dans certains cas, s'ajoute un tiers supplémentaire dont la médiation est importante (comme les chefs de quartiers par exemple). On a donc la présence simultanée de l'observateur, des observés et de ces personnes tierces, dont le regard et l'action sont structurants. Pour le chercheur, un double problème méthodologique se pose : en quoi cette co-présence influe-t-elle sur la construction de discours et constitue-t-elle un biais ? La façon de poser les questions, le comportement de l'interprète, la situation

d'énonciation dans tous ses aspects sont autant de paramètres à prendre en compte. Les biais participent de la recherche elle-même : on ne peut les penser en terme de gêne ou d'inconvénient, comme des perturbations à gérer, car c'est dans cet espace d'échanges entre « le Même et l'Autre » que se produit et se construit le savoir, conjointement entre le chercheur et les enquêtés, dans cette interaction à chaque fois unique.

Intentionnalités croisées : jeu de dupes entre terrain et sous-terrain

Lors des entretiens, chacun des interlocuteurs présents est porteur d'une intentionnalité et de désirs cachés qui l'amènent à poser les questions et à y répondre d'une certaine manière.



Exemple 1

Si je m'appuie sur ma recherche sur l'intégration des anciens déplacés de la guerre à Maputo, j'ai été maintes fois confrontée à des attentes, qui constituent des « biais ». Malgré ma volonté de clarifier en début d'entretien mon statut et mon travail, beaucoup d'entre eux avaient néanmoins l'espoir d'obtenir une aide de ma part, d'autant plus que je m'adressais à eux en leur reconnaissant un statut de « victime » de la guerre. Il est difficile d'échapper à ces représentations tenaces : le blanc est assimilé au travail des ONG d'assistance et d'aide.

Si je m'adressais à eux en tant que « déplacé », donc sous-entendu qui n'a pas sa place en ville, j'avais des réponses tout à fait différentes car ils avaient peur d'être renvoyés dans leurs zones d'origine. Le blanc était alors associé à une personne de pouvoir, liée aux autorités locales et pouvant décider du sort de ces citoyens. On peut donc sur un même terrain et avec les mêmes objectifs, susciter la peur ou l'espoir.

Exemple 2

Abordant en entretien les conditions d'accès aux services publics basiques dans des quartiers extrêmement insalubres, ma démarche d'étudiante n'était ni crédible, ni comprise par les citoyens. Parallèlement à mes recherches, de nombreuses ONG étrangères réalisent des études pour choisir la zone d'implantation d'un micro réseau d'assainissement ou d'une borne-fontaine. Persuadés que je menais des enquêtes pour identifier les plus démunis, nombre de citoyens ont eu tendance à accentuer des difficultés du quotidien, en mobilisant le vocabulaire de la souffrance ou ses manifestations à travers les pleurs. Et quand bien même l'entretien se terminait sans que ces attentes aient été formulées, les discussions informelles qui s'en suivaient étaient souvent révélatrices. La malnutrition, les problèmes d'éducation et de santé étaient soudainement mis en avant, bien que je réitérais que je n'avais pas le pouvoir de changer leur vie. À l'inverse, d'autres citoyens, comprenant que les entretiens ne permettraient pas d'améliorer leur quotidien, ont pu se montrer agressifs, m'accusant de profiter de leurs souffrances pour réussir mes études.

Ces sentiments compliquent la relation enquêteur/enquêté ; l'enquêté pensant parfois qu'il comprend les motifs non avoués de l'enquêteur (à savoir chercher à le déguerpier ou bien au contraire à l'aider). Commence alors un « jeu de dupes » où chacun croit savoir ce que l'autre pense et oriente donc son discours en fonction de l'intentionnalité présumée de l'interlocuteur. Ces biais rendent les discours extrêmement difficiles à démêler et à interpréter.

Tous ces imprévus qui entravent le bon déroulé de la recherche telle qu'elle a été conçue au départ, sont finalement des éléments essentiels pour comprendre mieux la société dans laquelle travaille le chercheur et sont extrêmement stimulants pour engager une réflexion sur ses pratiques. Ainsi, la peur visible d'être renvoyé dans les zones rurales pour ces anciens déplacés, même quinze ans après leur installation en ville, m'a permis de comprendre qu'ils avaient été soumis à de fortes pressions de la part des autorités locales et m'a conduit à nuancer leur apparente intégration en ville. Ils demeurent toujours à la marge et leur « droit à la ville » n'est pas garanti ni intériorisé. Quant aux attentes d'être sélectionnés comme bénéficiaires d'un projet d'ONG ou aux réactions violentes, elles révèlent le désespoir des citoyens face à l'incapacité des pouvoirs publics locaux à garantir des conditions de vie acceptables. En effet, en l'absence de mouvements sociaux et de revendications collectives, les entretiens permettent de bousculer l'image de citoyens résignés à vivre dans un environnement insalubre. La formulation d'attentes d'une vie meilleure envers l'étranger renseigne le chercheur sur le rapport des citoyens au politique et est aussi un indicateur des possibilités d'expression et de participation des citoyens dans la société mozambicaine. Les biais participent donc à la compréhension des phénomènes étudiés, mais aussi à la manière de construire nos savoirs.

Le biais, un concept pour une méthode réflexive

La volonté de construire un savoir réflexif avec « l'Autre et le Même » nécessite-t-elle de repenser le *comment* de la recherche sur le terrain ? Consubstantielle à toute recherche, la méthode est pensée avant le terrain **et** pour le terrain : **elle** permet la validation des connaissances qui en sont issues. Elle structure alors le quotidien du terrain dans les pratiques, les lieux et les personnes fréquentées, mais aussi les discours, les questions posées et les réponses attendues. Elle est donc considérée comme la clef de voute de toute recherche : elle en garantit les fondements, le déroulement et la finalité. Cette acception de la méthode est-elle compatible avec une démarche réflexive, qui attribue une valeur heuristique aux biais ?

La recherche est apparemment construite dans une linéarité continue : les étapes (formulation des hypothèses, relations entre « l'Autre et le Même », écriture) se succèdent, sans qu'aucune ne puisse remettre en cause l'existence des autres. Chacun des moments de la recherche participe à la formation des savoirs, dont la cohérence est assurée par la méthodologie. Axiome de la recherche, la méthodologie ne peut être modifiée ni être plurielle : une méthode faite de « bricolages » (reformulation, ajouts, suppression de questions) mettrait en doute la scientificité des savoirs géographiques. En effet, la scientificité repose sur le caractère généralisable et non réfutable des matériaux théoriques et empiriques construits par le chercheur. Cette définition de la scientificité limite la réflexion à la nature des échanges entre « l'Autre et le Même ». Le biais est ce qui interfère dans la relation entre « l'Autre et le Même » et la méthode est le moyen de construire la « vérité » dans la réalité des échanges vécus entre « l'Autre et le Même ». Conçue avant le terrain, la méthode n'est pas adaptée aux biais rencontrés et à la réalité des échanges vécus entre « l'Autre et le Même ». Elle ne contient pas de mécanismes spécifiques qui permettent l'identification et la connaissance des biais. Les biais, dans une telle conception de la recherche et de la méthodologie sont toujours considérés comme extérieurs au processus de recherche, comme des gênes, des obstacles imprévus. La conception classique de la temporalité de la recherche porte donc à considérer le biais comme extérieur à la recherche, comme une gêne, un imprévu.

Dans une démarche réflexive, la prise en compte des biais alimente alors un questionnement sur la distinction entre le « réel », le « vrai » et la « vérité » et amène à critiquer ces différentes notions. Une situation d'entretien est réelle, mais la réalité énoncée par les enquêtés est-elle représentative des discours et des pratiques qui ont cours en dehors de la présence du chercheur ?

Les temporalités du terrain : de l'expérience à la méthode

A Maputo, mon travail de terrain avait pour objectif la validation d'hypothèses sur les liens entre injustice et espace à travers l'étude des discours sur les inégalités territoriales ; sont-elles considérées et reconnues comme des injustices spatiales ?

Dans un premier temps, j'ai construit un guide d'entretien, exempt de toute référence à la justice. J'avais fait le choix de ne pas influencer ou guider les discours des citoyens. Les questions sur les conditions d'accès aux services et l'accentuation sur les problèmes rencontrés permettaient d'évoquer les notions de normalité et d'acceptabilité. Ce moment de l'entretien constituait alors une ouverture sur la notion d'injustice. A la suite d'une série d'entretiens, aucun des citoyens interrogés n'avaient utilisé le mot injustice, alors même que mes enquêtes se concentraient dans les quartiers les plus insalubres, où l'accès à l'eau potable et au ramassage des déchets sont problématiques au quotidien. Sur la « normalité », rien ne laissait penser que cette situation était perçue comme inacceptable, non conforme à ce qui devrait être.

J'ai donc élaboré un second questionnaire. Les questions sur l'accès aux services ont été conservées, mais elles étaient suivies d'une partie qualitative et ouverte sur l'injustice. Pour comprendre pourquoi les inégalités territoriales n'étaient jamais présentées comme des injustices, j'ai alors concentré tout mes entretiens sur la notion d'injustice. Que signifie le mot « injustice » ? Dans quelle mesure ces inégalités ne sont-elles pas injustes ? Dans le cas de la reconnaissance de l'injustice, celle-ci comporte-t-elle une dimension spatiale ? En confrontant les citoyens à la notion d'injustice, mes recherches ont pris un nouveau tournant. Pour la première fois, j'ai recueilli des discours construisant une relation entre justice et services publics. Aussi, cette expérience m'a-t-elle démontré le poids des mots et de leurs sens, mais surtout de leur pouvoir, dans le fait de les détenir et les utiliser.

En dépit de sa valeur heuristique certaine, ce changement méthodologique au cours de la recherche pose la question de l'utilisation des données et de leur interprétation. Comment effectuer un traitement quantitatif lorsque les questions n'ont pas été les mêmes pour tous les enquêtés ? Comment interpréter les premiers discours recueillis à l'aune des discours entendus avec le deuxième guide ?

L'expérience de terrain invite à repenser notre rapport à la méthode. Les biais deviennent un outil de recherche, permettant d'ajuster la méthode. Pour cela, un premier temps du terrain pourrait être consacré à la connaissance de la relation entre et « l'Autre et le Même », une période de test afin de réaliser les ajustements nécessaires à la définition d'une méthodologie finale. Cependant, la valeur heuristique des biais serait ainsi réduite à un temps. Dans cette conception, les biais ne sont pas une source de savoirs en soi, mais participent encore d'un « à côté » de la recherche et sont un moyen qui permet l'élaboration des savoirs. En définitive, l'acception classique de la méthode rend possible un apport heuristique des biais, mais ne permet pas une « révolution » de la manière de construire et de penser les savoirs.

En effet, envisager une démarche réflexive qui considère les biais comme des savoirs nécessiterait de redéfinir la méthode dans ses fondements. La méthode devrait autant être comprise comme un constituant qu'un constitué de la recherche. La méthode serait donc un construit en constante évolution, appelé à être modifié tout au long du travail de recherche. L'expérience du biais amènerait le chercheur à déconstruire sa méthode et à la reconstruire, autant que nécessaire, dans une recherche permanente d'ajustements. L'ajustement serait ici un moyen de favoriser la multiplicité des échanges et de permettre d'exploiter les biais comme des connaissances sur le sujet d'étude. La méthode constituée serait alors une construction diachronique, élaborée entre les allers-retours successifs sur le terrain, évoluant en fonction des relations entre « l'Autre et le Même ». La redéfinition de la méthode impliquerait celle du savoir scientifique : comment reconnaître la scientificité de travaux construits d'après une méthode « mouvante » ?

Conclusion

Déconstruire des pratiques et des discours renvoie à la volonté de penser autrement la recherche, de partir du *comment* des savoirs. Opter pour une posture réflexive signifie un recentrement sur l'essence même de la recherche. Le terrain c'est avant tout Etre avec « l'Autre et le Même ». Par conséquent, interroger le *comment* de la recherche est aussi une question éthique. La reconnaissance du biais est celle aussi de l'intentionnalité de soi et de l'Autre, posant la question du devoir être du chercheur, de la responsabilité envers autrui : « *Le lien avec autrui ne se noue que comme responsabilité, que celle-ci, d'ailleurs, soit acceptée ou refusée, que l'on sache ou non comment l'assumer, que l'on puisse ou non faire quelque chose de concret pour autrui* » (E. Levinas, p. 103). Au regard de la possible instrumentalisation consciente ou non des effets créés par le biais, au regard des attentes formulées et non formulées, le chercheur ne peut échapper à question de la recherche comme acte moral. La moralité renvoie à un questionnement personnel (celui de la conscience et de la responsabilité pour autrui) et collectif, renvoyant à la déontologie d'une profession. En l'absence de charte d'éthique, comment savoir que dire et comment se comporter face à « l'Autre et le Même » ? En dehors de toute portée théorique, le biais nous invite à découvrir la puissance du regard que l'on porte sur nous et notre recherche.

Bibliographie :

- AGIER M., 2005, « Ce qui rend les terrains sensibles... et l'anthropologie inquiète », pp. 175-184 in F. Bouillon, M. Frésia et V. Tallio (dir.), *Terrains sensibles, expériences actuelles de l'anthropologie*, Paris, Éd. de l'EHESS-CEAF.
- AFFERGAN Francis, 1987, *Exotisme et altérité, Essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*, Paris, PUF.
- ALTHABE Gérard, 1969, *Oppression et libération dans l'imaginaire*, Paris, Maspero,
- BALANDIER G., 1957, *Afrique ambiguë*, Paris, PLON
- BELL, KAPLAN, KARIM, 1993, *Gendered fields, women, men and ethnography* Routledge, Londres.
- BLUNT A, ROSE G, 1994, *Writing women and space: colonial and post-colonial geographies*, Guilford Press, New York.
- BOUILLON F., FRESIA M., TALLIO V. (dir.), 2005, *Terrains sensibles, expériences actuelles de l'anthropologie*, Paris, Éd. de l'EHESS-CEAF.
- *BULLETIN DE L'ASSOCIATION DE GEOGRAPHERS FRANÇAIS*, 2007, "Le "terrain" pour les géographes, hier et aujourd'hui", vol. 84, n°4, p. 429-491.
- CEFAÏ Daniel, 2003, *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- CEFAÏ Daniel, AMIRAUX Valérie, automne 2002, « Les risques du métier. Engagements problématiques en sciences sociales. Partie 1 », *Cultures & Conflits*, 47, URL : <http://www.conflits.org/index829.html>. Consulté le 28 octobre 2008.
- COPANS J, 1998, *Enquête ethnologique de terrain*, Paris, Nathan, Coll. 128p.
- CUPPLES Julie, 2002, "The field as a landscape of desire: sex and sexuality in geographical fieldwork", *Area*, 34.4, pp.382-390
- FANON F., 1952, *Peau noire, masques blancs*, Editions du Seuil, Paris.
- FARRUGIA Francis, BADOT P.-M., CHARMILLOT M, DOLBEAU M., 2006, *Le terrain et son interprétation : Enquêtes, comptes rendus, interprétation*, Paris, L'Harmattan.
- *Geographical review*, 2001, « Doing fieldwork » (2 numéros spéciaux), vol. 91, n° 1 et 2.
- KAUFMANN JP, 2008, *L'entretien compréhensif*, A. Colin, Paris.
- KULICK, Wilson (dir.), 1995, *Taboo: sex, identity and erotic subjectivity*, Routledge, Londres.
- LESERVOISIER Olivier (dir.), 2005, *Terrains ethnographiques et hiérarchies sociales : Retour réflexif sur la situation d'enquête*, Paris, Karthala.
- LEVINAS E. 1982, *Ethique et Infini*, Fayard.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P., 1995, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, 1, *Les terrains de l'enquête*, p. 71-112.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P., BLUNDO G. (dir.), 2003, *Pratiques de la description*, Paris, Éditions de l'EHESS, no 3.
- PAILLE Pierre (dir.), 2006, *La méthodologie qualitative : Postures de recherche et travail de terrain*, A. Colin, Paris.
- POURTIER Roland, 2007, « Le 'terrain' pour les tropicalistes », Paris *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, décembre, p. 437-445.
- PULLMAN, 1986, « Le débat anthropologie/psychanalyse et la référence au « terrain », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXXX, pp. 5-26
- D'ALESSANDRO-SCAPARI Cristina, 2005, *Géographes en brousse. Un métissage spatial entre discours et pratiques*, Paris, l'Harmattan.
- ROBINSON J, "White women researching/representing "others" from anti-apartheid to post-colonialism" in Blunt A, Rose G, 1994, *Writing women and space: colonial and post-colonial geographies*, Guilford Press, New-York, pp.197-226

- SMERALDA-AMON Juliette, 2002, *La racisation des relations intergroupes, ou, La problématique de la couleur : le cas de la Martinique*, L'Harmattan, Paris.
- SUNDBERG Juanita, 2003, "Masculinist Epistemologies and the Politics of Fieldwork in Latin Americanist Geography" pp. 180-190 in *The Professional Geographer*, 55(2).
- WEBER Florence et BEAUD Stéphane, 2003, *Guide de l'enquête de terrain : Produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, La Découverte.